



SOUVENIR D'OSTENDE.

ALBUM DESCRIPTIF DE LA VILLE,

SON ORIGINE ET SON HISTOIRE,

NOUVELLE ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

PAR

J. B. Lauwers, Avocat.

Bruges et Ostende,

CHEZ DAVELUY, LITHOGRAPHE DU ROI, RUE ST.-THOMAS.

B 14191



SOUVENIR D'OSTENDE.

ALBUM DESCRIPTIF DE LA VILLE,

SON ORIGINE ET SON HISTOIRE,

NOUVELLE ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

PAR

J. B. Lauwers, Avocat.

Bruges et Ostende,

CHEZ DAVELUY, LITHOGRAPHE DU ROI, RUE ST.-THOMAS.

B14191

1855.

OSTENDE.

SON ORIGINE. — SON HISTOIRE.

L'origine d'Ostende ne remonte pas, comme celle de beaucoup d'autres villes de la Belgique, aux temps les plus reculés; aucun monument, aucune ruine, aucun souvenir historique ne rappellent l'antiquité. Tacite n'en fait nulle mention dans ses annales, et les chroniqueurs se perdent en vains efforts pour établir que César, le célèbre guerrier de Rome, y a promené ses aigles victorieuses. Le berceau d'Ostende est moins ancien. Il n'y a que quelques siècles, au pied de cette digue que nous admirons aujourd'hui, à l'endroit même où pendant la belle saison les étrangers se livrent au plaisir des bains, s'élevait une modeste chapelle : d'humbles chaumières se groupaient autour de la maison du Seigneur : une rangée de palissades protégeait l'ensemble contre les fureurs de la mer. Cette agglomération d'habitations, qui serait sans nom de nos jours, s'appelait

Ostende : triste et malheureuse bourgade dont les habitants, simples et laborieux, ne vivaient que du produit de leur pêche, et que les inondations, les invasions des barbares sur le littoral de la Flandre, et les maladies pestilentielles réduisaient tour-à-tour à la plus extrême misère.

Le plus ancien titre, d'une irrécusable authenticité, que la ville d'Ostende puisse invoquer pour établir sa place dans l'histoire, et fixer en quelque sorte la date de son existence, remonte au 13^e siècle. A cette époque, Ostende avait acquis quelque importance, ses relations commerciales avaient pris de l'extension, et le nombre de ses habitants s'était considérablement accru. En 1267 Marguérite de Constantinople, comtesse de Flandre, octroya à Ostende un privilège qui l'éleva au rang de ville, et qui lui désigna désormais une place distinguée parmi les communes de la Flandre; mais ce ne fut qu'environ un siècle plus tard qu'Ostende obtint ses lois et ses libertés. Cependant, malgré une prospérité croissante, la ville continuait à être désolée par de fréquentes et désastreuses inondations, provoquées par des vents violents, à l'impétuosité desquels l'art et le travail des hommes n'avaient su jusqu'alors opposer que de trop faibles obstacles. Ce ne fut que pendant le 16^e siècle que le prince d'Orange, frappé de la position avantageuse d'Ostende,

la fit entourer de fortifications régulières; et pendant la malheureuse guerre, qu'aluma dans nos provinces le fanatisme religieux du moyen âge, Ostende s'immortalisa en soutenant pendant trois longues années un des sièges les plus glorieux, et les plus mémorables dont parle l'histoire. L'antiquité cite avec orgueil ces braves Lacédémoniens qui dédaignaient d'entourer leur ville de murs et de fossés, et n'opposaient aux ennemis que leur courage et la force de leurs bras; la page qu'occupe dans l'histoire le siège d'Ostende n'est pas moins glorieuse; les assiégés défendirent au prix de leur sang le terrain de leurs remparts démantelés, jusqu'à ce qu'il ne resta plus que des ruines et des cendres à abandonner aux vainqueurs.

A cette époque de gloire mais de malheur pour le peuple, ne tarda pas à succéder la paix, et avec la paix revinrent la prospérité et le bonheur. Ostende se releva de ses ruines : ses libertés et ses lois lui furent rendues, et grâce à l'activité de ses habitants et aux privilèges qui lui furent octroyés par ses souverains, le commerce prit un développement extraordinaire et répandit dans toutes les classes l'aisance et la prospérité. Les guerres qui désolèrent notre patrie et presque l'Europe entière, pendant le XVII^e et le XVIII^e siècle n'exercèrent sur Ostende aucune influence très-facheuse; ses intrépides corsaires protégeaient ses navires contre

les flottes ennemies qui sillonnaient la mer : la renommée de leur bravoure, leurs éclatants et incroyables succès avaient inspiré une terreur générale : de manière que la ville d'Ostende fleurissait, alors que le calme le plus désolant paralysait le commerce dans le reste de la Belgique.

Sous la maison d'Autriche, le commerce d'Ostende prit des proportions plus vastes : protégé par un prince éclairé, il tenta la voie des Indes, et des succès inespérés couronnèrent ces entreprises. Le 19 Décembre 1722, l'empereur Charles VI, appréciant le mérite de ces courageux essais et l'importance du commerce, fit proclamer l'octroi de la compagnie des Indes-Orientales. Le commerce d'Ostende fut bientôt à l'apogée de la grandeur : mais la puissance de cette ville était si grande, qu'elle porta ombrage aux souverains des autres nations : elle excitait leur jalousie et troublait leur tranquillité : la paix de l'Europe était menacée ! La France, la Hollande et l'Angleterre se ligüèrent contre la petite ville d'Ostende, et le 13 Mai 1728, la maison d'Autriche sacrifie la compagnie des Indes aux exigences de la coalition.

De cette époque date la ruine du commerce d'Ostende : de tant de grandeur, de tant d'opulence, il ne resta bientôt plus que le souvenir : à l'activité, au

mouvement succéda la plus affligeante solitude. Une seule fois encore, Ostende sortit de cet état de léthargie : la guerre que la France et l'Espagne soutinrent contre l'Angleterre en 1778, éleva Ostende à un haut degré de prospérité. C'était un dernier effort, un dernier reflet de sa splendeur de jadis ! Cinq années plus tard le commerce d'Ostende succomba, peut-être pour ne plus se relever.

LES BAINS.

L'usage des bains de mer remonte à la plus haute antiquité : Hippocrate et Galien en ont décrit les admirables effets dans leurs œuvres immortelles, et les Grecs et les Romains y puisaient la santé et la force, comme les habitants d'Ostende y trouvent, de nos jours, cette belle carnation, ces muscles larges et vigoureux, cette richesse de santé, qui, pendant la belle saison, attirent vers notre rivage une foule d'étrangers. C'est que les bains de mer sont non seulement une jouissance, mais qu'ils constituent un remède infallible dans un grand nombre de

maladies; nous n'en développerons pas le long catalogue; nous ne retracerons pas non plus une littérature médicale, ni un traité spécial sur les vertus des bains de mer comme agent thérapeutique. Ce serait téméraire de notre part autant qu'ennuyeux pour le lecteur. On a beaucoup écrit sur les qualités et les effets des bains de mer; nous nous bornerons à emprunter à l'ouvrage publié par un savant praticien quelques passages instructifs et pleins d'intérêt.

« A Ostende, tout tend à rendre la vie agréable, charmante, heureuse. Le baigneur respire avec volupté l'air frais de la mer; c'est un air plus gai, plus doux, plus sain que celui qu'on respire partout ailleurs. Aux bord de la mer, la poitrine se dilate mieux, et on y éprouve un sentiment de bien-être général qu'on oublie difficilement. Le bain est une autre source d'émotions différentes. Le baigneur, en se plongeant dans la mer, éprouve d'abord une sensation de surprise et de crainte; la respiration devient pénible, entrecoupée et comme sanglotante; toute la surface du corps est froide et pâle. Peu à peu, ces efforts disparaissent, les forces vitales se reveillent pour résister au choc subit et imprévu d'un agent sous la puissance duquel elles avaient d'abord paru céder; la sensation du froid s'évanouit pour faire place à une douce chaleur; le sang un moment refoulé reprend

sa direction primitive, la peau redevient rouge et la respiration naturelle; on éprouve un sentiment de chaleur douce et onctueuse; le corps semble avoir acquis de nouvelles forces, les membres sont plus libres; on aspire avec délices l'air vif et pur de la mer, et on se sent infiniment plus frais, plus agile, plus dispos qu'avant le bain. Pris avec modération et conformément aux prescriptions toujours nécessaires des médecins, les bains de mer produisent des résultats miraculeux. Les maladies scrofuleuses avec leurs cruelles souffrances, les affections nerveuses, si variées dans leurs symptômes, les débilités générales et locales, et les rhumatismes chroniques sont les infirmités contre lesquelles les bains de mer se montrent toujours le plus salutaires. Chaque année les hommes de l'art constatent les admirables résultats des bains de mer. On voit au commencement de la belle saison des paralytiques se faire traîner dans la mer, retrouver peu à peu l'usage de leurs membres, et vers la fin de l'été quitter notre plage dans un état de parfaite santé. Les bains de mer agissent non moins efficacement sur les personnes du sexe affectées d'une grande exaltation de la sensibilité nerveuse, et qui atteint parfois un degré tel que la moindre douleur physique les jette dans des convulsions épouvantables; l'eau de la mer triomphe le plus souvent de ces affligeans symptômes; les douleurs se calment, et à une pénible mélancolie succèdent le

bonheur et la gaité. Les bains de mer produisent des effets plus surprenants encore; mais leur action mystérieuse reste jusqu'ici impénétrable; le savant voit et admire; il s'incline devant les phénomènes de la nature dont il lui est impossible de sonder tous les secrets. »

Ostende, comme ville de bains, a acquis une grande importance. Les habitans ingénieux et actifs, instruits par l'exemple de leurs voisins du littoral de la France et de la Hollande, firent connaître au loin l'efficacité et les vertus des bains de mer d'Ostende, et bientôt les personnages les plus distingués de l'Europe s'y donnèrent rendez-vous. La famille royale daigna favoriser ce mouvement, et en fixant sa résidence à Ostende pendant une partie de la belle saison, elle y appela les autres souverains et les princes de l'Europe. — Ostende semblait subir l'influence magique d'une baguette enchanteresse. La ville changea d'aspect : les maisons furent embellies, afin de pouvoir offrir à d'illustres hôtes une hospitalité digne de leur rang : de belles et de nombreuses constructions s'élevèrent partout : de superbes magasins étalèrent leurs riches étoffes : de magnifiques hôtels s'ouvrirent : des pavillons gracieux et d'une construction hardie se dressèrent au pied même de la mer : Ostende s'était faite ville de bains, et dès son début elle avait fixé sa place à la tête de toutes ses rivales.

Chaque année, à l'approche des beaux mois d'été, Ostende prend des formes nouvelles : elle se fait gentille et coquette : elle se pare de ses plus beaux ornemens : elle veut être belle et gracieuse pour recevoir ses visiteurs, comme la jeune fille qui désire plaire au bien-aimé qu'elle attend. On chercherait vainement à Ostende des monumens grandioses et des palais superbes : mais tout y est moderne, et d'une grande simplicité : les rues sont larges et tirées au cordeau : les maisons et les édifices publics ne présentent aucun caractère imposant, mais l'architecture en est uniforme, et cette régularité, loin de présenter un aspect triste et monotone, imprime à l'ensemble de la ville quelque chose de riant, que l'on pourrait appeler de l'élégance.

LA PLAGÉ.

La plage d'Ostende est incontestablement la plus belle qui soit connue, comme la digue qui couvre la ville du côté du large, est la plus charmante promenade qu'on puisse rencontrer aux bords de la mer.

La plage fut toujours ce qu'elle est aujourd'hui, unie, ferme, d'une pente insensible et d'une grande étendue. On ne peut en dire autant de la digue. Autrefois cette magnifique promenade n'existait pas, et à chaque tempête la ville se trouvait menacée d'une entière destruction. Ce ne fut qu'en 1771 que le gouvernement décréta la construction de cette imposante et infranchissable barrière de pierres bleues qui désormais a mis la ville à l'abri du danger d'une terrible inondation. Un pavé inégal, raboteux et dans lequel l'eau avait creusé de larges crevasses couvrait primitivement la digue; aujourd'hui c'est un chemin large, uni, facile, qui offre aux baigneurs la promenade la plus attrayante, la plus délicieuse de l'Europe.

Depuis quelques années les abords de la mer, la plage, la digue de mer ont été considérablement embellis : l'industrie particulière y a notamment élevé des établissements superbes qui offrent aux étrangers un agréable abri pendant le mauvais temps et un lieu de réunion des plus charmants.

Le *Pavillon Royal* est la première construction élevée sur la digue de mer. Cet établissement, ouvert au public, déjà très recommandable sous son propriétaire primitif, l'est encore davantage aujourd'hui. La situation en est des plus heu-

reuses; l'étranger qui s'y trouve embrasse du même regard l'immensité de la mer, l'entrée du port, et tout le mouvement de la digue. Le propriétaire actuel, M. Delmée, a ajouté à son établissement de magnifiques salons, des cabinets riants, et il se recommande à la bienveillance des étrangers par l'affabilité et la politesse.

Le *Cercle du Phare* est une construction plus récente, et n'est accessible aux étrangers que moyennant une rétribution. — Le *Cercle du Phare* a joui longtemps d'une grande vogue, mais le *Kursaal* lui a fait depuis deux ans une grande concurrence.

Le *Kursaal* a joui dès le principe de la faveur des étrangers, faveur justifiée tant par la beauté et l'élégance de l'établissement que par la manière tout à fait distinguée dont il est dirigé.

Parmi toutes les nouveautés architecturales qui se sont élevées en Belgique depuis quelques années il n'y en a point qui se distingue par un cachet d'originalité aussi fortement prononcé et qui sorte davantage des voies ordinairement suivies que le *Kursaal*.

Cette construction, établie au milieu de la digue, se compose d'une salle de fêtes, d'un café et d'un restaurant. La façade principale qui regarde la mer, pose sur une immense terrasse, ornée d'élégants kiosques à ses deux extrémités et d'où la vue s'étend sur l'immensité si imposante de l'Océan. — Il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de faire la description exacte de la façade du *Kursaal*. Elle est divisée en trois parties. Au centre un péristyle que supporte une terrasse terminée par un bas étage; celui-ci est couronné par une campanille à cadran que surmonte un drapeau aux couleurs nationales. A gauche et à droite s'étendent deux parties basses au faîte desquelles flottent des oriflammes. L'ensemble de la façade pyramide de la manière la plus naturelle, et c'est sans effort, que l'œil passe des parties basses à la partie centrale. — Cette façade n'appartient à aucun style : ce n'est ni mauresque, ni ogival, ni renaissance; c'est moins encore du classique ou du byzantin. L'architecte du *Kursaal* a créé là une délicieuse fantaisie, dont tous les caprices de l'imagination ont fait les frais; et loin de se laisser dominer par les écarts de cette fantastique idée, M. Beyaert a su par son talent vaincre toutes les difficultés qu'il y avait à se laisser aller ainsi vers la nouveauté, vers l'inconnu. Mais si cet artiste a voulu déployer dans la façade principale le luxe d'une originalité de bon goût, il s'est au contraire montré architecte

sévère et rigide observateur de toutes les règles de l'art dans la construction et la décoration de la salle des fêtes. C'est à la partie centrale de la façade qu'elle est adaptée. Cette salle est traitée dans le style mauresque le plus pur. On croirait se trouver dans une salle de l'Alhambra ou de quelque autre palais de Murcie ou de Grenade. Ces mille dorures, ces mille couleurs, ces mosaïques, sans nombre vous éblouissent de leur éclat, tant c'est riche et merveilleux. Tout dans la salle est d'un luxe et d'un confortable qui ne laissent rien à désirer, et ces divans avec leurs splendides étoffes algériennes à grandes raies sont du plus bel effet. Si les salles du café et du restaurant sont décorés avec moins de faste, elle sont traitées avec la simplicité qui convient à leur destination.

On peut donc dire à juste titre que le *Kursaal* est quelque chose qui ne ressemble à rien de ce qui existe; c'est à la fois de l'architecture et de la décoration, et M. Beyaert s'est placé à la hauteur du jour.

Une ville de bains est un lieu de rendez-vous pour toutes les nations, aussi l'artiste a-t-il exprimé cette idée en plaçant dans la salle des fêtes les armoiries des principales nations de l'Europe, tandis que les écussons de la Belgique, de la Flandre-Occidentale et de la ville d'Ostende s'étalent sur la façade principale.

Plus loin vers l'ouest, au milieu des Dunes sauvages s'élève le *Pavillon des Dunes* ; construction charmante, établissement parfaitement tenu, le *Pavillon des Dunes* est très fréquenté par les étrangers. Il y a là moins de bruit, et la mer s'y montre d'une manière, nous dirons, plus naturelle ; d'un côté s'étend cette longue chaîne de dunes blanches jetées là par la nature pour mettre un frein à la fureur des flots : elles s'étendent le long de toute la côte, et semblent fuir et disparaître dans le lointain ; d'un autre côté c'est la mer, et plus loin, au bout de l'horizon, le soleil couchant, dont les tons chauds et vigoureux animent encore davantage ce tableau déjà si beau, si sublime.

LE PORT.

Ostende possède le plus beau port de la mer du Nord ; mais rien n'est dû à la nature : partout des travaux gigantesques disent combien il a fallu d'efforts pour creuser cet étroit chenal ; combien il faut encore de soins et d'art pour le

conserver. Vers le milieu du V^e siècle, le port d'Ostende consistait en quelques criques, peu profondes, au bord desquelles les pêcheurs avaient construit leurs habitations, afin de pouvoir exercer leur industrie avec plus d'avantage.

En 1443, Ostende n'avait pas encore de chenal qui conduisît directement de la ville à la mer, et les pêcheurs étaient obligés d'échouer leurs barques sur la côte, comme le font encore ceux de Blankenberge, de La Panne et d'autres points du littoral. Ce n'est qu'environ un siècle plus tard que Philippe-le-Bon, de la maison de Bourgogne, autorisa les habitants d'Ostende, à creuser un hâvre à travers la digue : mais quelques années après, ce chenal était déjà tellement envasé que l'on fut obligé de construire à son extrémité une écluse de chasse. A l'époque du siège mémorable d'Ostende, les inondations qui s'étendaient au loin, avaient créé un flux et un reflux tels, que le port atteignit une profondeur démesurée, qui fit craindre pour la conservation de la ville. Ce fut alors que l'on eut recours au système d'endigement : mais en assurant la sécurité des personnes et de leurs propriétés, on réduisit si sensiblement le flux et le reflux à travers le port, qu'il s'ensabla en peu de temps au point d'empêcher la navigation. Cette déplorable situation avait peu varié, lorsque Buonaparte, alors premier consul, décida l'éta-

blissement et la conservation du port d'Ostende par un système artificiel, consistant dans la construction d'une écluse de chasse, dont le jeu maintiendront le mouvement dans les eaux du chenal. Cette impulsion fut salutaire pour Ostende; car, depuis cette époque, les gouvernements, qui se sont succédé, ont continué les travaux commencés ou conçus par lui, à tel point que le port d'Ostende, le seul de la Belgique, reçoit avec la plus grande aisance et sans le moindre péril, des navires du plus fort tonnage. Le port, tel que nous le voyons aujourd'hui, est encaissé entre deux estacades qui s'avancent bien loin dans la mer : ces estacades guident les navires à l'entrée du port et limitent la largeur du chenal.

Les estacades offrent en outre aux voyageurs une promenade originale et curieuse; à leur extrémité, un plancher large et solide, entouré de bancs, présente un lieu de réunion au milieu du vaste océan, où l'on peut se reposer des fatigues de la promenade, et assister au spectacle si varié, si animé qu'offre le mouvement du Port. Pendant l'hiver les estades présentent un aspect triste et silencieux : les chaloupes si coquettes, si légères, qui se balancent doucement à ses pieds pendant l'été, sont remplacées par d'énormes canots destinés à la pêche où à porter secours là où le danger le reclame : au lieu d'une foule élégante, on

n'y rencontre plus que quelques pêcheurs. Cependant, même pendant la mauvaise saison, la promenade sur les estacades a ses attrait; au moment de la tempête, alors que la vague écumante reflète les sombres et noires couleurs d'un ciel orageux, la mer est majestueuse et pleine de grandeur : vous la voyez alors à vos pieds bondir et se soulever comme pour essayer ses forces; elle semble se préparer à la lutte terrible qu'elle va engager; bientôt la lame devient plus forte; elle s'irrite contre les obstacles; l'impétuosité des vents lui donne plus de force; l'élément devient terrible; on voit de loin les vagues hautes comme des montagnes, rouler menaçantes et terribles vers le port; elles viennent se briser devant vous, et quelques instants plus tard, elles retournent vers la mer en rugissant, pour recommencer de nouvelles attaques. Cette scène est complète, si dans ces moments quelque navire se présente devant le port : tour-à-tour il s'élève ou disparaît dans un abîme; à tout instant on le croirait englouti; chaque lame le fait disparaître aux yeux du spectateur; ce moment est solennel, on éprouve des angoisses, et ce n'est que lorsque le pilote a gagné le port que le cœur se dilate.

Deux écluses de chasse complètent le système de travaux exécutés pour l'entretien et l'amélioration du port d'Ostende.

La première de ces écluses, celle dite écluse française ou de Raffenu, fut construite par ce célèbre ingénieur en 1810, et joua pour la première fois le 30 Décembre de cette même année. Un bassin de retenue, de la capacité de 600,000 mètres cubes, reçoit à marée haute cette grande masse d'eau : on ferme ensuite les portes, et, lorsque la marée est basse, on les ouvre de nouveau : alors cette énorme quantité d'eau, retenue à 15 pieds au-dessus du niveau de la mer, s'échappe avec violence, et établit dans le port un courant tel qu'il peut être presque comparé au mouvement de flux et reflux qui existait à l'époque des inondations. — Cependant la force de l'écluse Raffenu était insuffisante pour opérer à elle seule cet effet, parceque son débouché n'est pas dans un rapport entièrement exact avec l'immensité de son bassin, et pour y remédier, le gouvernement Neerlandais fit construire, en 1818, l'écluse de navigation et de chasse, dit écluse militaire, avec un bassin de la capacité d'environ 300,000 mètres cubes. — C'est au jeu combiné de ces deux écluses que le port d'Ostende doit son existence ; néanmoins ce système est susceptible de grandes améliorations : la ville d'Ostende doit au roi qui nous gouverne, sa prospérité comme ville de bains, et si un jour son commerce se relève de ses cendres, c'est encore à lui qu'elle devra ce bienfait. Depuis le commencement de son règne, le roi Léopold

a fait exécuter au port d'Ostende, des travaux immenses, et en créant récemment une commission composée de nos plus savans ingénieurs, chargée de rechercher les moyens de doter Ostende d'un hâvre toujours sûr et toujours accessible, il a prouvé qu'il entend achever l'œuvre qu'il a si dignement commencée.

Le jeu simultané des deux écluses présente un spectacle vraiment extraordinaire. Il y a en effet quelque chose de grand, de superbe, à voir ces quatre bouches s'ouvrir à la fois sous les efforts de deux hommes, et vomir ces énormes masses d'eau : c'est une véritable cataracte. Cette scène est plus belle encore lorsqu'on y assiste le soir, après une chaude journée d'été : partout on ne voit que gerbes de feu ; la mer tout entière semble couverte d'une couche flamboyante ; c'est le phénomène le plus curieux, le plus surprenant que l'on rencontre dans l'étude de l'eau de mer : les savants le désignent sous le nom de *phosphorescence de la mer*.

INDUSTRIES D'OSTENDE.

Quoique l'époque, où les Ostendais échangeaient leurs tonneaux de harengs et de morues contre des tonneaux d'or, n'existe plus, la pêche n'en est pas moins restée la première industrie d'Ostende, et pendant plusieurs siècles cette ville ne posséda que ce seul élément d'existence; depuis l'année 1830, la pêche d'Ostende avait atteint un grand degré de prospérité. Il était impossible de voir une flottille mieux équipée, plus richement armée que celle des armateurs d'Ostende; mais les sacrifices que les traités ont imposés à cette industrie lui ont fait subir des pertes considérables.

La pêche du hareng, longtemps abandonnée, fait des efforts constants dans le but de se relever. Ce fut au XIV^e siècle qu'un habitant de la Flandre nommé G. Beuckels inventa l'art d'encaquer le hareng, invention bien humble en apparence, mais qui jeta les bases de la richesse de la Hollande. L'histoire rapporte que

l'empereur Charles-Quint et ses sœurs d'Autriche et de France, voulant rendre hommage au mérite du modeste pêcheur, firent en l'an 1556, le pèlerinage de Biervliet pour déposer sur sa tombe la couronne du respect et de la vénération.

Après la pêche, l'industrie huîtreière est la principale et la plus ancienne industrie d'Ostende. Il serait impardonnable de quitter la ville d'Ostende, sans avoir visité dans ses plus minimes détails un de ces établissements dont les délicieux produits jouissent d'une réputation européenne. Personne n'ignore que l'huître, à son arrivée des bancs de l'Angleterre, est chétive et malade; on la dépose immédiatement dans un vaste carré, construit en pierres de taille avec un plancher en bois de chêne; un bassin immense communiquant directement avec la mer, est destiné à dégager l'eau de tous les corps malfaisans, et à la déverser sans cesse, claire, fraîche et courante dans le parc. L'huître, malade d'abord, ne tarde pas à devenir convalescente, et peu de jours suffisent pour la rendre saine, blanche et grasse, digne en un mot de la grande renommée qu'elle s'est acquise dans l'Europe entière.

Le parc de M^{me} veuve Vanderheyde semble être le berceau de l'industrie huîtreière; s'il faut en croire les chroniques de l'époque, il fut creusé en 1766, et obtint du gouvernement un octroi exclusif, qui équivalait à la concession d'un monopole.

Cette industrie semble être née parfaite : dès son origine ses produits ont été recherchés, et les établissements créés à une époque toute récente n'y ont introduit aucun changement.

Parmi les améliorations dont la ville d'Ostende a le droit de se féliciter, nous aimons à citer en première ligne celles qui se sont introduites successivement dans les hôtels. Dans une ville de bains, l'hôtel est un établissement important, et à Ostende principalement ils constituent, par leur nombre et leur importance, une partie très considérable de l'industrie locale. — Jadis, il y avait à Ostende peu d'hôtels, et ceux qui existaient n'étaient pas institués de manière à pouvoir satisfaire aux exigences de l'époque actuelle. Aujourd'hui les hôtels d'Ostende peuvent avantageusement rivaliser avec les premiers hôtels de l'Europe. Pour atteindre ce résultat il a fallu de grands sacrifices, et à ce titre, les hôteliers d'Ostende ont droit à la bienveillance de l'administration communale, des habitants, et surtout des étrangers. — Tous les hôtels d'Ostende se trouvent sur le premier rang, mais il est juste de reconnaître que l'hôtel *Fontaine* se distingue entre tous. Nous ne parlerons pas de son heureuse situation, de son riche ameublement : les autres hôtels présentent les mêmes avantages. Mais ce

qui est extraordinaire, ce qui est vraiment admirable, c'est la salle des repas, qui offre le coup d'œil d'une galerie de tableaux de maîtres anciens et modernes. Nous n'avons jamais ouï dire que dans une autre ville de l'Europe il existe une salle comparable à celle de l'*hôtel Fontaine*. — Dans la cour de l'hôtel se trouve un joli chalet suisse, entouré d'une verdure tellement fraîche, tellement vigoureuse, qu'en voyant cette riche végétation on se croirait partout ailleurs qu'à Ostende.

Ajoutons qu'à l'*hôtel Fontaine* l'étranger trouve un gymnase, une bibliothèque, un piano, des serres, et l'on conviendra avec nous que cet hôtel mérite d'occuper une page dans notre travail.

LE PÊCHEUR. — LE MATELOT.

LES CORSAIRES D'OSTENDE.

Rien n'est plus curieux, plus digne de l'attention du baigneur que le quai des pêcheurs, vu au moment de la haute marée, alors que de nombreuses cha-

loupes rentrent au port. C'est un spectacle animé, plein d'intérêt et d'originalité. Examinez une chaloupe revenant de la pêche; sept hommes forts, robustes, aux formes athlétiques, se trouvent sur le pont; leur teint frais et clair accuse la santé; leur corps fatigué par les tempêtes manque de souplesse, et d'énormes bottes rendent leur marche plus difficile et plus pénible; leurs vêtements consistent en étoffes de laine rouge, et un chapeau de toile cirée d'une dimension démesurée couvre leur tête. A terre, le pêcheur se pare de ses plus beaux habits, et alors il dépense en folles joies le prix de ses pénibles labeurs, pour recommencer le lendemain la même existence et courir les mêmes dangers. — Au moral, le pêcheur ne représente pas moins un type extraordinaire; la civilisation au milieu de laquelle il vit et se remue sans cesse, n'a jamais su l'atteindre; il naît et meurt essentiellement ignorant.

Toutes les idées du pêcheur, toutes ses préoccupations convergent vers un seul point, l'art de prendre du poisson: aussi, lorsqu'il est à la mer, il se trouve sur son élément; la mer, c'est la terre ferme du pêcheur; lorsqu'elle est calme ou qu'une légère brise agite ses ondes, il jette ses filets, et abandonne à la providence le soin de les remplir. Lorsque la mer est orageuse, que les éclairs

sillonment le ciel et que le vent souffle avec violence, le pêcheur prie, il adresse des vœux au Tout-Puissant, il invoque la Vierge, et s'il parvient à échapper au péril et à gagner le port, c'est à elle qu'il adresse ses actions de grâce. A une lieue d'Ostende, vers l'Est, s'élève une pauvre et modeste chapelle; à gauche sont les dunes, à droite l'œil ne rencontre que des terres incultes; tout y est stérile et triste; c'est là que le marin qui vient d'échapper à la mort se rend pieds nus, la tête découverte, pour offrir à la Madone ses prières et ses vœux. Tel est le pêcheur d'aujourd'hui.

Le matelot diffère essentiellement du pêcheur; il n'a de commun avec ce dernier que cette belle carnation, cette chair musculeuse qui est le partage de tous les hommes de mer de notre côte. Du reste, le matelot est moins fanatique que le pêcheur; dans le danger il est plus calme et plus courageux; le contact avec les nations les plus policées, sans le rendre entièrement à la civilisation, lui a donné des mœurs moins primitives, nous dirons moins sauvages que ne le sont celles du pêcheur. Le matelot d'Ostende, tel que vous le voyez sur le pont de son navire, rappelle l'image et le souvenir de ces héros d'autrefois, de ces hommes au bras de fer et au cœur noble et courageux, que l'histoire contemporaine désigne sous le nom de *Corsaires d'Ostende*, et qui, pendant de longues

années, furent la terreur des flottes françaises. Ce fut pendant le XVII^e siècle que les plus brillants exploits couvrirent leurs noms d'une gloire immortelle. A cette époque, Louis XIV parcourait l'Europe à la tête de ses armées victorieuses et ses nombreux vaisseaux couvraient le vaste océan. La guerre un moment assoupie venait de se rallumer entre ce puissant prince et Charles II, roi d'Espagne. Aussitôt les corsaires d'Ostende se mirent en devoir d'armer leur bâtiments; ils étaient au nombre de quarante, bien grésés, armés de plusieurs pièces de canon et montés par des hommes dont l'intrépidité seule égalait la force. L'œil s'arrête de surprise et d'admiration lorsqu'il parcourt dans l'histoire cette longue liste de héros, leurs nombreuses victoires et leurs éclatants faits d'armes. Il paraît à peine croyable que le peuple d'une petite cité ait pu produire une armée capable d'arrêter la marche victorieuse des flottes de la France, de prélever sur le commerce de cette nation de riches butins, et de faire respecter partout le pavillon d'Ostende. L'histoire n'avait pas besoin d'imprimer leurs noms pour les faire passer à la postérité; le souvenir de leur bravoure fera battre encore pendant bien des siècles le cœur de tous les Ostendais; leurs noms et leurs exploits sont burinés dans leur mémoire et de même que dans l'antiquité, le père en les racontant à son fils, les consacre à l'immortalité.

Le nom du brave capitaine Van Maestricht, brille à la tête de tant de magnanimes guerriers; âme grande et noble, courage intrépide et indomptable, force invincible, connaissances profondes, calme imperturbable en face même de la mort, Van Maestricht était la terreur de l'ennemi sur mer, il sauva la couronne de Charles II et couvrit sa patrie et sa ville natale d'une gloire impérissable. Après avoir rendu son nom redoutable aux ennemis de la Belgique par d'innombrables victoires, Van Maestricht fut attaqué par sept navires de guerre français; la lutte quoiqu'inégale fut longue et opiniâtre; mais le courage dut céder à la force. Van Maestricht fut conduit à Brest, et là, les français, foulant aux pieds les lois de la guerre et de l'humanité, le jetèrent à la mer où il se noya. Fin bien malheureuse pour un marin qui mérita le nom de *Jean Bart d'Ostende*.

LE PHARE.

Autrefois, lorsque le voyageur se dirigeait de la ville vers la digue de mer, le premier objet qui frappait ses regards, c'était le Phare. Aujourd'hui cette élégante

colonne, chef-d'œuvre de style toscan, le seul monument remarquable d'Ostende, se trouve masquée par le pavillon du *Cercle du Phare*. — C'est une maladresse, une faute énorme, un péché irrémissible que l'on a commis, et qu'on regrette peut-être aujourd'hui.

« Le Phare, c'est la chose la plus importante d'Ostende, a dit un élégant et spirituel écrivain, Emile Delavaley, sans cette petite mèche allumée au haut de cette colonne, Ostende n'existerait plus comme port, les pilotes ne sauraient trouver son chenal pendant les ténèbres, et les navires viendraient infailliblement se briser sur la côte : sans lui, tous ces travaux si longs et si coûteux, ces estacades qui s'avancent dans la mer, ces écluses de chasse, ces bassins, ces quais, tout serait inutile. C'est de lui que tout dépend, c'est lui qui est le complément de tout : sans Phare pas de port. Le Phare, c'est la *Stella Maris* des pauvres matelots, c'est l'étoile du salut pendant les nuits d'orage, c'est le port, c'est l'espérance, c'est la vie.

« Et maintenant si vous voulez voir en détail cette lampe merveilleuse qui a sauvé tant de matelots de la mort et tant de vaisseaux du naufrage, si vous voulez savoir par quel prodige cette petite mèche allumée peut être aperçue

si loin en mer, montez au sommet de la colonne et examinez : au milieu d'une grande lanterne faite en glaces très-solides, très-épaisses se trouve un appareil assez compliqué de glaces et de lentilles (verres convexes). C'est le système de Fresnel que, dans une utopie exagérée, on voulait appliquer à l'éclairage de Paris. — Voici, à peu près, en quoi consiste le système. Si un brasier ou une lumière était placée au sommet d'une tour, on la verrait de tous les points de l'horizon, mais pour que sa portée atteignit à plusieurs lieues, il faudrait une grande consommation de combustible, d'ailleurs l'intensité serait très-variable et les navigateurs, prenant la lueur d'un incendie pour celle du Phare, courraient parfois risque d'aller se briser sur des rochers au lieu d'entrer dans un port. — Il fallait donc une lumière vive, éclatante, uniforme.

« Pour obtenir ce résultat, on a disposé au centre une lampe *Carcel* à deux mèches sans cesse imbibées d'huile. — Tout autour sont placées des lentilles à échelons; disposition pressentie par Buffon, et qui permet de leur donner une puissance beaucoup plus considérable. Alors tous les rayons lumineux qui partent du foyer, arrivent sur les lentilles, en ressortant avec un éclat infiniment plus vif, par suite de la propriété qu'elles ont de réunir en un faisceau de rayons

parallèles tous les rayons obliques qui y convergent; mais les lentilles verticales qui entourent la lampe ne reçoivent pas tous les rayons échappés du foyer, il y en a qui s'en vont par dessus, par dessous; pour remédier à cet inconvénient, on a disposé des glaces inclinées de telle façon qu'elles réfléchissent et renvoient dans des lentilles tous les rayons qui s'égarerent dans leur direction.

« La tour du Phare a été commencée en 1771; ce monument, construit en pierres blanches, s'élève à cent pieds de hauteur. — Pour y monter la fatigue est petite et la vue est admirable; on découvre l'océan, les dunes, Ostende et le port à ses pieds; au loin la belle Flandre avec ses campagnes si fertiles et si variées, quelques villages blancs qui se cachent dans les feuillages, de hauts clochers, la grosse tour de Bruges, et là-bas, au nord, la côte lointaine de la Hollande. »

Il est probable que dans un avenir peu éloigné le feu actuel du Phare sera remplacé par un feu fixe de première classe.

SLYKENS.

En quittant la station, le promeneur dirige ses pas directement vers *Slykens*. Les environs d'Ostende sont en général fort peu agréables; de deux côtés s'étendent les dunes blanches et arides, comme un désert où l'œil n'aperçoit que la verdure grisâtre de quelques plantes marines que produisent des terrains frappés de stérilité. D'autre part, les polders étalent leurs riches produits; mais un sol brûlant que le feuillage d'aucun arbre ne vient ombrager, éloigne tous les voyageurs. Mais chacun se rend à Slykens, parce que chacun veut voir le beau cabinet d'histoire naturelle de Mr Paret; c'est l'œuvre et la gloire de cet homme modeste et savant; car il lui a fallu un demi-siècle de laborieux travaux et de courageux sacrifices pour former cette collection, une des plus riches, une des plus variées de la Belgique. Mr Paret accueille avec bienveillance, il fait les honneurs de son cabinet avec une modestie et une grâce parfaite; et les grands, tous les plus savants naturalistes l'ont honoré de leur présence et il conserve des souvenirs précieux de leur estime.

LE CASINO.

Jadis toutes les journées se terminaient invariablement à Ostende par une soirée au Casino : on y dansait, on y causait, on y faisait de la musique. Aujourd'hui il n'en est plus tout à fait de même, et le Casino ne sert plus guères qu'aux grands bals et aux grandes fêtes musicales.

Telle est la vie que le baigneur mène à Ostende, jusqu'à ce que les vents du nord et les épais brouillards qu'ils nous amènent le conduisent loin de nos côtes. Au mois d'Octobre, la bonne ville d'Ostende, rentre dans son état normal et primitif; à la foule succède l'isolement, et au bruit le silence; la digue et la plage sont désertes, les pavillons sont vides; partout règnent le calme et la solitude.

FIN.